

Sous le voile des Qatariennes

Edited by Le Point - Publié le 11/12/2014



Deux jeunes femmes de l'émirat se confient sur leur quotidien, leurs aspirations ainsi que leurs sentiments. Une plongée rare dans leur intimité.

L'audience est entièrement masculine dans le hall de l'hôtel Sheraton de Doha, immense palace abritant le sommet annuel du Conseil de coopération du Golfe. À l'instar des six dirigeants des pétromonarchies de la région, tous les journalistes ont revêtu le thoub, robe blanche traditionnelle des hommes qatariens agrémentée d'un keffieh. Certains se sont assoupis, pieds nus, sur des canapés, tandis que d'autres sirotent un thé, chapelet à la main. L'ennui semble s'être emparé des travées de ce sommet à huis clos, à l'image du quotidien de ce minuscule mais richissime émirat gazier.

Deux ombres noires viennent soudain perturber la morosité ambiante. S'approchant du copieux buffet disposé en fond de salle, les deux créatures en abaya (habit traditionnel féminin au Qatar) noir sont accostées par un vieil employé, venu leur suggérer son gâteau maison. Elles acceptent froidement l'offrande, sans même daigner se retourner. "Ne leur parle pas ! Ce sont des femmes qatariennes, il est interdit d'échanger avec elle", glisse un employé camerounais travaillant dans le pays depuis un an. Leur voile laisse pourtant bientôt échapper un large sourire.

"Mauvaise fille"

"Répondre à un homme, c'est être une mauvaise fille", explique Jihane, foulard ébène soigneusement disposé sous sa capuche, laissant transparaître d'incisifs sourcils épilés en arc. Cette jeune étudiante en sociologie officie aujourd'hui en tant qu'hôtesse d'accueil. "Être une mauvaise fille, c'est être une femme facile", reprend-elle tout de go. "Mais toi, c'est différent, tu es étranger." À 22 ans, Jihane n'a jamais eu de "boyfriend" (petit ami). Et pour cause, comme sa cousine présente à ses côtés, elle a été séparée des garçons durant toute sa scolarité.

"Je te l'ai déjà dit, avoir un copain, c'est être une mauvaise fille", s'amuse-t-elle. Pourtant, dans à peine un an, la jeune qatarienne sera mariée... à son cousin, qu'elle connaît depuis l'enfance. Une union encouragée - si ce n'est précipitée - par sa famille. "Tu sais, au Qatar, on dit que la beauté, c'est d'avoir une bonne personnalité. Et la mieux placée pour te trouver quelqu'un de bien, c'est bien ta famille." Sa patronne d'un jour l'interrompt soudain pour s'assurer que l'employée ne manque de rien. Puis s'efface.

Voile imposé par la famille

Gardienne des traditions de ce pays conservateur, c'est la famille de Jihane qui lui impose de porter le voile islamique. Pas la loi. "C'est notre culture, cela a été décidé par mon père, puis ce sera bientôt avec mon mari", explique-t-elle. Comme la jeune fille, l'immense majorité des femmes au Qatar demeurent voilées. Du foulard laissant dépasser des mèches - pour les plus ouvertes -, au niqab ne laissant transparaître que leurs yeux.

Une image qui tranche avec les nombreuses mini-jupes d'expatriées, déambulant dès la nuit tombée dans les boîtes de nuit des grands hôtels de Doha. Mais auxquelles notre Qatarienne n'a pas accès. "Ça ne m'intéresse pas, d'autant que ce n'est pas autorisé par l'islam", jure-t-elle, non sans préciser que "le Qatar ne nous interdit rien". "Le Qatar a eu l'intelligence de s'adapter à sa population pour faire cohabiter nationaux conservateurs (15 % des 2,1 millions d'habitants) et expatriés majoritaires (85 %)", analyse un habitant.

6 200 euros de salaire

"On ne manque de rien ici", lance fièrement Asmaa. Teint bronzé soigneusement travaillé, tatouage au henné et talons imposants, la jeune femme s'avance, altière, dans sa longue abaya noire. "Cafés, restos, malls (centres commerciaux), plages privées ou virées dans le désert, on a tout ce qu'il faut au Qatar." Voici le "bling bling" qatarien en action. La jeune femme sait de quoi elle parle : à vingt et un ans, elle s'est déjà rendue à Paris à trois reprises.

"Toutes les familles qatariennes sont riches", affirme-t-elle le plus sérieusement du monde. Il faut dire qu'avec 102 100 dollars, le Qatar et ses 278 000 nationaux possède le PIB par habitant le plus élevé de la planète. Ainsi, lorsque Asmaa aura décroché son Master 1 en sociologie, elle gagnera pour son premier poste un salaire minium de 28 000 rials, soit 6 200 euros. Une mine d'or comparé au millier de rials (220 euros) que reçoit chacun des trois chauffeurs de la famille.

"Nous ne sommes pas les Saoudiennes"

La promiscuité avec les deux jeunes femmes attise bientôt la curiosité de la gent masculine, l'un des convives se glissant discrètement au plus près de la conversation, sans pour autant intervenir. "C'est un agent en civil !" s'alarme le travailleur camerounais. "Tu vas avoir des problèmes." Asmaa resserre machinalement son foulard. Et l'homme de s'éloigner comme il était arrivé. "Les Qatariennes ne sont pas brimées", se défend-elle pourtant. "Nous accédons aujourd'hui à de hautes fonctions publiques, et avons le droit de conduire : nous ne sommes pas les Saoudiennes", insiste-t-elle.

Sauf que ce droit lui est renié par son père. Et lorsque Asmaa lui a demandé de s'expliquer, celui-ci a répondu : "Pourquoi conduirais-tu alors que tu as un chauffeur ?" Si les femmes au Qatar restent sous le joug des traditions familiales (violences physiques, femmes au foyer), elles devancent largement leurs voisines du Golfe en matière de droits civiques : les Qatariennes ont participé aux seules élections organisées dans le pays - les municipales en 1999 - et peuvent désormais prétendre à des fonctions gouvernementales.

"On est fières d'être qatariennes, regardez tout ce que notre émir fait pour nous", se félicitent-elles en chœur. Le cheikh Tamim apparaît bientôt sur les écrans de télévision du Sheraton hôtel pour le discours d'inauguration du sommet, provoquant la clameur de la salle. Quant aux deux jeunes femmes, elles se sont déjà éclipsées.

by **NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL À DOHA, ARMIN AREFI**